

SORTILÈGE

Nelson Leon

*Un peu plus
de vin ma bien-aimée!
Tes joues n'ont pas encore l'éclat des roses.
Un peu plus de tristesse, Khayyam!
Ta bien-aimée va te sourire.*

Robaiyat de Omar Khayyâm
De Franz Toussaint, L'Édition d'Art H. Piazza,
1923

Sur la terrasse aux piliers raides, en terre battue, recouverts de ciment âpre, s'étendent trois formes endolories par des mois d'ennui, l'intelligence meurtrie par de subtils tourments intimes.

La jeune romaine, la pensée tiraillée par le lointain souvenir, ne trouve pour alimenter l'espoir aucune pierre à son accès. Les mosaïques décolorées, qu'elle essaye de reconstituer dans sa mémoire, se perdent ici dans la poussière rouge du sol et dans les appels des oiseaux du matin, aux couleurs chatoyantes de la fleur tropicale. Des immortelles jaunes et pourpres s'étiolent dans une dernière bouteille de lait cassée, tout en veillant un chien mort, ami du maître. Dans le mince cimetière improvisé, où brûle l'encens depuis longtemps, les cactus s'enveloppent d'une toison sournoise sur les piquants invisibles, sentinelles douces et vigilantes alors qu'on ne les touche pas.

Les corps remuent dans leurs couches et regardent les plantes souveraines, les guirlandes autour des piliers, la grâce de leurs

mouvements entrelacés, les feuilles, paisibles dans leur élégance, arrêtées dans leur équilibre vers la lumière. Les arbres mêlent leurs branches et leurs majestueuses parasites ouvrent des corolles violettes, comme pour payer, orgueilleuses, leur tribut. Le vieil oriental, subtil et attentif amphytrion, pousse des coussins douillets sous les épaules lasses, s'inspire d'Omar Khayyâm pour distraire ses hôtes. Il aimerait les adoucir, les assoupir parmi le feuillage dense et l'écarlate des flamboyants, le ton cerise des théières rares et la discrète blancheur des géraniums pâles. Leurs trop évidents soucis dérangent-ils l'atmosphère idéale pour le repos du garde mort? Des portraits du chien sont dans toutes les salles. Il avait presque acquis les traits de son maître. On comprend alors leurs amours.

Les hôtes, cette semaine, sont rebelles. Ils lancent derrière le dos du maître, les coussins trop mous. Ils dédaignent le doux confort des chaises longues et semblent jouer à fuir les places qui leur sont assignées. Mais, le seigneur des lieux a l'habitude. Il revient à la charge avec sa patience d'oriental. De nouveau, il remplit les coupes d'un nectar rouge sang. Insatiable, il ramène sur le disque qui s'arrête fasciné par son propre chant diabolique, les accords émouvants d'un violon éperdu. Les arbres, il les veut impénétrables; les gens il les désire transparents, assainis, exempts de tourments. Mais, c'est dur de faire tout ça en un soir!

Or le vent, hors de l'atteinte du prince, lentement s'insinue, à souffler sur la paix des feuilles, à semer le désordre dans leurs mouvements, révélant sous la tendre toison, les cruels piquants. Les trois hôtes sont tout de même couchés sur les coussins moelleux, se couvrant de chaude et souple laine. Et le vent ose taquiner leurs cheveux et les mettre en discorde. Le hasard prend parti faisant que deux mains se touchent. Des lèvres inconnues se prennent. Des doigts caressent une nuque séduite, prise au dépourvu. Dans les coupes, le vin tente ses hôtes qui se découvrent une soif inextinguible. Le violon fait frissonner l'aiguille qui suit maintenant

“La Trille du Diable” d’un Tartini trépidant et la lumière tressaille, intermittente. Emue, elle aussi, sans doute. De là-haut, la lueur des étoiles diffuse sur la cime de l’exubérant imbroglio de feuilles, un serein et majestueux repos lointain, que le maître considère, peut-être, comme une dernière veilleuse, immuable caresse, à travers les plantes soumises que le vent irrite. La main, la lèvre, la nuque prise au dépourvu ont cédé. La jeune romaine a, peut-être, en ce moment d’émotion, perdu le souci du souvenir. Et le séducteur, lui, a trouvé l’espoir d’une heure d’amour, dans la nuit pleine de sève assoupie, nonchalante et bleue.

Le vin coule. Le premier convive n’est pas un convive ingénu et vierge. Il est déjà sous l’emprise de l’ambiance. L’esprit et les mains du maître l’ont éprouvé et modelé selon son désir. Il sait ce qu’il attend de lui ou ce que par son entremise, attendent les restes du fidèle compagnon qui gît à l’ombre des immortelles et à l’abri des cactus laineux, sous la fumée insinuante de l’encens. Il a justement la soif et l’avidité que le maître désire et il boira; c’est une victime instruite et compréhensive, la victime idéale. Comme par enchantement, sa coupe se remplit d’écarlate et doux venin. Il la vide d’un trait et s’étend, attendant la suivante. Il a oublié, il s’est défait de la pensée lointaine et desordonnée de ses ennuis et de ses désirs. Il n’en a plus un seul. Il veut à peine jouir du moment pour s’offrir en un sacrifice spontané, quand l’heure sonnera. Le maître se tait. Si ses nouveaux convives, ce soir, sont loin de le satisfaire, il s’alimente de celui qu’il a dompté, qu’il connaît. Il sait qu’il ne peut dominer avec la même facilité initié et rebelles. Aussi, il savoure la joie que lui donne le premier, pendant qu’il redouble d’astuce pour séduire les deux autres, encore pris par leurs aspirations, la pensée égarée ailleurs. Naturellement, il sait attendre. Persuasif, il exhorte le couple à boire, tandis qu’il remplit sans autant de soins la coupe de l’invité docile.

La mélodie revient comme si distillée des doigts habiles et endiablés d'un Paganini maquiavélique et broussailleux. Sous un prétexte, le maître laisse un moment ses convives. Il doit préparer le vin japonais, le chauffer lentement. Encore un défi à la mesure de son intarissable patience. Entretemps, son visage s'encadre dans les vitres obscures pour épier le couple dont il a pressenti les désirs et chez qui il a découvert les mouvements de liaison. Il sourit imperceptiblement en suivant leurs ébats et redouble de suaves efforts en vue de les séparer. La jeune romaine souffre de l'union nouvelle, inattendue, qui lui fait oublier son tourment et qui cache dans un nuage son souvenir, la troublant jusqu'à meurtrir l'ambiance du repos éternel. Les piliers droits et sveltes se taisent et observent. Ils ont tant vu de choses et sont restés intacts, rigides et simples. Autour de l'un deux une tige capricieuse s'enroule comme pour guetter curieuse et trouble, tel un satyre acide et grimaçant. Les roses s'effeuillent châtiées par le vent mais aussi peut-être par la trame qui tout autour se joue entre les forces jeunes qui s'attirent. Le bouddha ventru et mou architecture sa toile, la tissant dans ce domaine majestueux de branches où voguent et pénètrent des senteurs étranges et où le velours des orchidées bleues est un baume pour l'écorce rugueuse. Les voix s'adoucissent en chuchotements subtils et frileux. Déjà les jeunes gens ont peur des vapeurs suaves qui s'infiltrant dans leurs amours. Le bain oriental s'échauffe, les feuilles des arbres conciliabulent avec le vent. Un oiseau encore tout chaud fonce de son aile sombre et meurt entre les amoureux. Un frisson parcourt la nuque de la fille à ce contact. Le maître revient à la charge et change la disposition des sièges et des coussins. Sans faire semblant, il se trouve entre les deux, sinueusement les sépare en les comblant de mille attentions.

La première victime est déjà étendue sur la couche molle et rêve d'un paysage englouti. Les vapeurs d'encens viennent frôler ses narines

et voiler ses yeux. La fougue de l'homme, l'expectative de la jeune fille se heurtent aux filets ténus mais forts que des gestes souples tissent dans les arbres, sur les coussins, sur les piliers, sur le carrelage à fleurs. Le violon fascine les sens. Le vin rougit la peau moite. La lumière des étoiles crève la nuit tout autour. Les lucioles s'émeuvent en caprices lumineux. Les grillons se lamentent. Les pêches trop mûres tombent sourdement sur les feuilles sèches. Dans le fruit, le ver continue à ronger la pulpe meurtrie. L'émotion du couple est déviée de tous les côtés se diluant dans l'enchantement de l'ambiance. Un insecte fragile mais incisif mord la peau nue, inquiète, sans défense. La jeune romaine se tait fatiguée. Alors, le maître lui tend la coupe. Elle boit dans le cristal comme si elle buvait dans les lèvres désirées. Et le vin s'amuse à dominer sa seconde victime. Celle-ci frôle sans le vouloir l'aile de l'oiseau mort. Elle se sent défaillir. Le bouddha ventru va revoir son bassin tiède. Il y plonge deux doigts. Il les retire, faisant une moue d'insatisfaction. Il est apparemment calme et impénétrable. Plein d'attentions, courtois, serviable et doux. Les macabres pensées n'existent-elles que dans l'imagination des piliers gris?

Le vent agite la cime des arbres et fait revoir le clignotement des étoiles dans le ciel inexistant. Un moment encore la main tente toucher la main amie, la lèvre se rapproche de la lèvre convoitée mais brusquement l'enfant se lève, disparaît se tenant le ventre, crispée de douleur. Elle vacille. Elle s'écroule sur l'alcôve pourpre et enfouit ses pensées et son amour dans son oreiller. Les pierres romaines sont plus éloignées que jamais.

Le troisième convive reste seul et le propriétaire du lieu, à contre coeur, doit admirer sa force. Le jeune homme reste là sans que l'émotion le trouble, sans que la menace le tourmente. Cette force désormais solitaire reste pourtant stérile. Ne le sont-elles pas toutes, acculées à un point d'inertie par une puissance supérieure? Voilà le maître parvenu à ses

fins. Il traîne lentement par les épaules ses victimes vers le bassin où l'eau s'est enfin échauffée avec l'aube presque naissante. Il plonge les deux corps pour les faire mourir au passé et les ressusciter dans la perfection voulue, laissant le dernier récalcitrant se rebeller sur sa couche. L'autoritaire ambiance tout autour saura avoir seule le dessus. Si le jeune homme a démontré une admirable force à l'épreuve, une âme insoumise à la domination, son souffle n'est pas assez puissant pour seconder la courbe parallèle du vent. Ce dernier a beau amener les feuilles de l'inextricable forêt, il ne pourra provoquer la tempête libératrice.

Calme est enfin le cimetière où repose l'âme dédoublée du gros amphytrion. Le vent ne pénètre pas jusqu'à la tombe et son haleine ne parvient pas à vaincre d'erechef le défi.

Les victimes, séduites, surnagent dans le bassin avec dans leurs prunelles une joie infinie.

Mais l'aurore doit bientôt surgir. Et, avec elle, la forme lumineuse et saine du soleil.

L'homme attend le sortilège se dénouer.

SORTILÉGIO

Nelson Leon

Um pouco mais de vinho,
ó minha amada* Tuas
faces não têm ainda o brilho
das rosas* Um pouco mais de
tristeza Kháyyám !...*Tua ama-
da vai olhar-te...vai
sorrir...

Rubáiyát de Omar Kháyyám
Na versão de Octávio Tarquínio de Sousa,
José Olympio Editora, 1948

No terraço de pilares frustos, revestidos por pinceladas apressadas de cimento áspero, estendem-se três corpos vencidos por meses de tédio, o espírito magoado por sutis tormentos íntimos.

A jovem romana, o pensamento irritado pela longínqua reminiscência, não encontra para alimentar alguma esperança, qualquer pedrinha ao seu alcance. Os mosaicos descorados, que tenta reconstituir em sua memória, perdem-se aqui na poeira rubra da terra e nas chamadas dos primeiros pássaros matinais às cores fascinantes da flor tropical. Sempre-vivas amarelas e vermelhas definham na derradeira garrafa de leite quebrada, em vigília ao túmulo de um cachorro morto, amigo do dono. No estreito cemitério improvisado, onde queima o

incenso desde cedo, os cactos envolvem de um sorrateiro véu seus espinhos invisíveis, sentinelas inofensivas quando não tocadas.

Os corpos movem-se nas espreguiçadeiras e observam as plantas soberanas, a graça dos seus movimentos entrelaçados, as grinaldas ao redor dos pilares, as folhas pacíficas em sua elegância, paradas em equilíbrio em direção à luz. As árvores misturam os seus galhos e seus majestosos parasitas abrem corolas violetas como que para, orgulhosamente, pagar seu tributo.

O velho oriental, astuto e atencioso anfitrião, empurra almofadas sob as espáduas doloridas, inspira-se no poeta para distrair seus hóspedes. Gostaria de enlanguescer, adormecê-los na exuberância da vegetação, no escarlate dos “flamboyants”, o tom cereja das rosas-chá e a discreta alvura dos pálidos gerânios. Seus berrantes anseios perturbam, talvez, a atmosfera ideal desejada para o defunto guarda. Os retratos do cão estão em todos os cantos. Quase que havia adquirido os traços do amo; compreendem-se, pois, os seus amores.

Os visitantes desta semana estão particularmente rebeldes. Apenas o dono vira as costas, eles se desfazem de suas almofadas. Desdenham o doce conforto das espreguiçadeiras, parecem querer brincar fugindo aos lugares que lhes são destinados. Mas o senhor do lugar já está acostumado. Volta novamente à carga, com sua paciência oriental. De novo, ele enche as taças de um néctar vermelho-sangue. Atento, volta a fazer vibrar o disco parado, fascinado, talvez, pelo próprio canto diabólico de um violino enfeitiçado. As árvores, ele as quer impenetráveis, os seus hóspedes transparentes, sanados, isentos de tormentos. Tarefa por demais complexa para ser realizada no curto espaço de uma noite!

Ora o vento, afrontando os domínios do príncipe, lentamente se insinua a soprar sobre a paz das folhas, a semear a desordem em seus

movimentos, a revelar sob a tenra túnica dos cactos, os cruéis espinhos. Os três hóspedes continuam todavia deitados sobre as almofadas, dentro da noite aveludada, cobrindo seus ombros de lã quente e macia. E o vento ousa mexer com seus cabelos, pondo-os em alvoroço. O acaso toma partido e faz com que duas mãos se toquem. Lábios desconhecidos descobrem-se. Dedos acariciam uma nuca seduzida, apanhada sem defesa. Nos copos, o vinho tenta os convidados e provoca uma sede insaciável. O violino causa arrepios na agulha seguindo “Il trillo del Diavolo” de um Tartini trepidante e a luz pisca, intermitente. Lá de cima, o luzir dos astros difunde, através do exuberante caos de folhas, um sereno e majestoso repouso, longinquo vigia, desejado pelo dono, por entre as plantas submissas que o vento irrita. A mão, o lábio, a nuca presa de repente cederam; a jovem romana, quiça, neste momento de emoção, livrou-se do eco do passado. E o sedutor encontrou, talvez, a perspectiva de um fruto de amor, na noite cheia de seiva indolente e azul.

O vinho flui. O primeiro convidado não é nem ingênuo, nem virgem; ele já está sob o domínio do ambiente. O espírito e as mãos do mestre já o marcaram e moldaram segundo seus desígnios; ele sabe o que o outro espera dele ou melhor, o que esperam dele os restos da criatura que jaz à sombra das sempre-vivas, sob a insinuante fumaça do incenso, ao abrigo dos cactos lanosos. Ele está com a sede e a avidez que o mestre ambiciona, portanto beberá; é uma vítima domada, compreensiva, a vítima ideal. Como por encanto sua taça enche-se de escarlata e doce veneno. Ele a esvazia de um jato e se deita, esperando a seguinte. Já esqueceu, já se desfez do pensamento insistente e desordenado das suas aspirações e dos seus aborrecimentos, não restando mais nenhum. Quer apenas fruir o momento para oferecer-se em um sacrifício espontâneo, quando a hora chegar. O dono permanece

calado; não está satisfeito com seus outros convidados, nutre-se apenas daquele que conhece bem e conseguiu domar. Ele sabe que não pode dominar tão facilmente os rebeldes quanto o iniciado, de modo que desfruta a satisfação que o último lhe proporciona enquanto se desdobra em astúcia para seduzir os outros dois, ainda presos a seus pensamentos profanos e anseios ocultos. Naturalmente, sabe esperar. Cautelosamente, ele exorta o casal a beber, sem todavia esquecer o discípulo dócil, cujo copo ele enche logo que se esvazia.

A melodia volta como se destilada pelos dedos hábeis de um Paganini maquiavélico e tenebroso. Atuará na ausência do mestre que deve deixar, por um momento, o recinto. Chegou a hora de cuidar do banho japonês para dar-lhe a temperatura adequada. Entretanto, seu rosto se enquadra nos vidros embaçados para espiar o casal cujos desejos nascentes descobriu e os iminentes movimentos de ligação amorosa pressentiu. Um malicioso sorriso esboça-se em seus lábios finos, enquanto segue os gestos dos namorados e se empenha em suaves esforços a fim de controlar seus impulsos. A jovem romana sofre e se a união nova e inesperada a faz esquecer seus tormentos e esconde como uma nuvem suas lembranças, ela a perturba até molestar o ambiente de repouso eterno. Os altivos pilares observam silenciosos. Eles têm visto tanta coisa, mas permanecem intactos, firmes, alheios à emoção do ambiente. Ao redor de um deles, um ramo caprichoso enrola-se para espreitar curioso e turvo, tal um sátiro ácido e zombeteiro. As rosas desfolham-se, castigadas pelo vento, mas também pela trama que ali se tece por causa das forças jovens que se atraem. O Buda barrigudo e calmo arquiteta sua teia nesse reino majestoso de galhos, onde pairam e se difundem aromas estranhos e onde o veludo das orquídeas é um bálsamo para a rugosa casca. Vozes sussurram murmúrios fugidios e friorentos. Os jovens começam a sentir receio dos vapores que se infiltram em seus amores.

O banho oriental está morno. As folhas das árvores conspiram com o vento. Um pássaro ainda quente cai desfalecido e batendo as asas sombrias morre entre os amantes. Um arrepio percorre a nuca da moça a este contato. O mestre volta e troca a disposição dos assentos e das almofadas. Como que inadvertidamente, encontra-se entre os dois; sinuoso, ele os separa, entretendo-os com mil pequenas atenções.

A primeira vítima jaz estendida no leito macio e sonha com uma paisagem submersa. Os vapores do incenso vêm roçar suas narinas e velar seus olhos. O ardor do rapaz, a expectativa da jovem batem nas malhas tênues, porém fortes, que os gestos adestrados do amo tecem nas árvores, nos pilares, nas almofadas, no pavimento de azulejos variegados. O violino fascina os sentidos. O vinho enrubesce a pele úmida. O brilho das estrelas paira sobre a noite densa. Os luciósos emocionam-se em suspiros luminosos. Os grilos se lamentam. Pêssegos maduros caem com um toque surdo sobre a folhagem seca. Dentro do fruto, um verme continua a ferir a polpa lacerada. A emoção do casal é desviada por todos os lados, diluindo-se no encantamento do sítio. Um inseto frágil, mas insidioso, morde a pele nua, inquieta, indefesa.

A jovem romana cala-se, cansada. O mestre aproveita para estender-lhe um copo. Ela bebe como se estivesse sorvendo nos lábios desejados. E o vinho chega a conquistar a segunda vítima. Esta toca sem querer a asa do pássaro morto. Sente-se desfalecer. O mandante pançudo vai olhar sua piscina morna. Mergulha dois dedos e os retira com uma careta de insatisfação. A água não está bastante quente nem a bacia bastante funda para imergir os três convivas a fim de que acabem se identificando perfeitamente com o ambiente. Ele está calmo e impassível, impenetrável, cheio de novas atenções, prestativo e amável. Os pensamentos macabros estarão presentes apenas na imaginação dos pilares cinzentos?

O vento agita a copa das árvores e reaviva o piscar das estrelas no céu inexistente. Por um instante ainda, a mão tenta tocar a mão amiga, o lábio aproxima-se do lábio desejado. Mas, subitamente, a menina se levanta e se afasta crispada de dor. Ela vacila, abafa um gemido, cai sobre a alcova purpúrea e afunda seu pensamento e seu amor no travesseiro. As pedras romanas estão mais longe do que nunca.

O terceiro convidado permanece sozinho provocando, mesmo contra a vontade, a admiração do mestre. Friamente, o rapaz luta, sem que a emoção o alcance. Sem que a ameaça o atormente. Sua força, agora solitária, pode parecer estéril. Não o são todas elas quando levadas a um ponto de inércia por uma vontade superior? Mas, agora, o amo obstinado parece estar atingindo seus objetivos. Ele arrasta lentamente pelos ombros, cabelos soltos, suas vítimas em direção à piscina onde a água está aquecida idealmente, com a alvorada quase despontando. Imerge os dois corpos para fazê-los morrer para o passado e ressuscitá-los na perfeição almejada, deixando o último recalcitrante a rebelar-se solitário.. A potente atmosfera criada poderá vencer sozinha. Posto à prova, o rapaz demonstrou ter uma alma insubmissa, mas seu fôlego não foi bastante vigoroso para coadjuvar a curva paralela e superior do vento que chega a torcer o topo das árvores. Esse pode amotinar a vegetação da floresta inextricável, não poderá, porém, provocar a tempestade liberadora.

Calmo está enfim o cemitério onde repousa a alma desdobrada do gordo anfitrião. O vento não consegue penetrar até o túmulo e o tumulto que desencadeia nas folhas não consegue acionar o movimento que liberta.

As vítimas sobrenadam na piscina, encantadas, nas pupilas uma alegria infinita.

A aurora deverá logo surgir. E com ela a forma luminosa e sadia do sol.

O homem espera o sortilégio se desfazer.

Nelson Leon é médico e geneticista, prof. aposentado da IB/USP.